

LAURA
POGGIOLI
"ÉPOQUE



L'ICONOCLASTE
ROMAN

Il y a cinq ans

Ton corps est nu sous une blouse. Il te reste juste une culotte. Tu ouvres les yeux. Tu entends du bruit derrière le rideau qui entoure le lit roulant sur lequel tu es allongée. Tu as mal au thorax, au sternum, au dos, comme une déchirure, une plaie dans la chair, des morceaux de verre, le brouillard autour, quelle heure est-il, quel jour? Une infirmière vient te voir. Tu ouvres la bouche. Où sont tes vêtements, ton sac, ton téléphone? Où est ton téléphone? Tu veux le récupérer, tu as dû recevoir des messages, tu as besoin de les lire. L'infirmière te répond que tu le récupéreras plus tard. «C'est la procédure ici, madame», précise-t-elle, avant de te demander si tu te souviens de ce qui s'est passé.

Tu ne sais pas de quoi tu te souviens mais tu veux parler à un médecin. Tu te lèves, tu ne tiens pas debout, tu te sais presque nue sous cette blouse en tissu jetable, tu t'en moques, tu veux parler à quelqu'un d'autre qu'à cette infirmière. Tu sors de l'espace protégé par le rideau, tu avances dans un hall immense, tu parles vite et fort, très fort, où est ton téléphone?

On te dit de retourner dans le lit, d'attendre les médecins. Tu t'y résous, tu répètes que tu veux ton téléphone, tu parles toute seule, tu ignores ce qui se passe autour de toi, les autres lits, les patients, les soignants, le brouhaha opaque qui parcourt cette grande salle des urgences de l'hôpital de la ville où tu résides depuis dix ans. Tu es seule avec ta plainte, ta douleur au thorax, ta blouse et ta culotte. Tu glisses ta main le long de tes côtes gauches, ça brûle, ça fait mal, tu sens un pansement. Tu te concentres, tu ne te souviens de rien de ces dernières heures. Tu y verras plus clair quand tu auras récupéré ton téléphone. Tu es toi mais tu n'es pas toi, tes yeux sont secs, tu te mords la lèvre.

Puis il y a ces visages qui arrivent enfin, trois femmes et un homme, des médecins, internes,

infirmiers, tu ne sais pas très bien. Tu les entends parler, répéter plusieurs fois que c'est grave, madame, que ça aurait pu très mal se finir, madame. Tu touches ton thorax. Il est possible que ce soit douloureux quelques jours, tu as eu un massage cardiaque : l'un des visages a parlé, en te fixant, pour arracher le brouillard devant tes yeux. Tu demandes pourquoi tu as ce pansement sur les côtes. Un autre visage te répond que tu es tombée de la civière des pompiers, qu'il faudra veiller à désinfecter la plaie. Ils vont le préciser à ton frère, il va venir te chercher. Tu penches la tête en avant pour acquiescer et tu demandes de nouveau où est ton téléphone. Des yeux te fixent et tu n'aimes pas ce que tu y vois, de toi, plus dénudé que ta peau sous la blouse de l'hôpital.